

## Entre l'Académie et l'Écurie

Jacques Godbout

Volume 16, Number 3 (93), May–June 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1475ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Godbout, J. (1974). Entre l'Académie et l'Écurie. *Liberté*, 16(3), 17–33.

## Entre l'Académie et l'Ecurie \*

\* Ce texte est le fruit d'une lecture de la revue *Liberté sur le roman des Amériques* (no 90), du numéro 134 de la revue *Maintenant* (cheval, joual, horse), du numéro d'Etudes françaises intitulé : *Ecrire c'est parler, de l'Art et l'Etat de Pierre Perrault (Parti-Pris)* et de deux conférences que j'ai prononcées l'une au collège Algonquin d'Ottawa, l'autre au Centre culturel canadien de Bruxelles sur le langage de l'écrivain québécois.

### La pré-révolution tranquille

Il y a aujourd'hui l'Amérique des Portugais, le Brésil, avec ses industries, ses dictatures, ses littératures, son cinéma et sa vie autonome. Le Brésil, c'est *The Great Portuguese Dream*. Il y a, au Mexique, au Pérou, au Vénézuéla, au Chili... l'Amérique des Espagnols ; il y a les USA, l'Amérique des Ethnies ; il y a le Canada, l'Amérique des Anglais ; il y a les Antilles, l'Amérique des Africains, l'Amérique, c'est-à-dire la projection rêvée d'un nouvel espace-temps et bien sûr il y aurait supposément l'Amérique des Français, le Québec, que Naïm Kattan appelle « la promesse », faite à tout immigrant.

Dissipons tout de suite un malentendu. Le Québec, ce n'est pas à proprement parler l'Amérique française, c'est ce qui en reste. Les Français, nos ancêtres, voulaient un espace beaucoup plus vaste, qui aurait englobé les Louisannes et le pôle, mais ils ne surent peupler ces espaces, se contentant de les découvrir, peut-être parce que, de tous les Européens impliqués dans cette galère, nos ancêtres sont ceux qui avaient le moins envie d'un paradis.

Peut-être au fond les Français n'ont-ils jamais eu de rêve américain, et nos ancêtres, contrairement à tous les autres immigrants, ne venaient pas tant faire fortune en Amérique que chercher la paix, c'est-à-dire un territoire. Et seulement un territoire.

Le rêve américain, vu de Dieppe, ce pouvait être la possession d'un espace hors des cadres des censitaires, et d'un temps situé hors de l'histoire, pas même innocent, pas du tout à reprendre à zéro. La France, à cette époque, abusait de l'histoire. Les habitants canadiens n'étaient pas intéressés à poursuivre cette aventure. Ils voulaient un temps mort.

« Maria Chapdeleine », de Louis Hémond, quatre cents ans plus tard, donne témoignage que nos ancêtres ont réussi leur entreprise avec l'aide de Dieu (c'est-à-dire de l'Eglise) et des Anglais (qui nous prirent, suivant le texte de Lord Durham, au pied de la lettre, « ces Canadiens n'ont pas d'histoire »). Bien sûr les Canadiens, nos ancêtres, n'avaient pas d'histoire, parce qu'ils ne voulaient pas d'histoires, avec qui que ce soit.

On ne peut donc comparer les romans des Amériques portugaises, espagnoles ou anglophones avec ceux de l'Amérique française, ou de ce qui en reste : le Québec. Ne serait-ce que dans leur souffle les oeuvres des écrivains des USA ou d'Amérique latine ont souvent une densité et un poids, voire un nombre de pages, que les romans écrits en français d'Amérique présentent rarement.

Sans chercher à excuser ce manque de souffle, il faut, je crois, le situer dans son contexte : nous avons notre souffle à nous, qui est la respiration qui nous est propre, à l'échelle de nos mythes : le mythe de l'espace s'est rétréci et nous avons perdu les plaines de l'Ouest n'en gardant qu'une nostalgie rare qui s'exprime jusqu'à maintenant presque exclusivement dans la chanson western.

Ce qui fait de Willie Lamothe l'auteur le plus fécond du mythe de l'Espace. Car les autres poètes (ceux qui sont sérieux et se lisent entre eux) ont choisi le Nord comme horizon privilégié, la *tundra* ; c'est-à-dire, au fond, le vide glacé...

La dimension de l'espace, en poésie québécoise intellectuelle, est souvent au degré 30 sous zéro.

On ne peut vivre en hibernation beaucoup plus que quatre cents ans, quand on habite un lieu cerné par Boston, New-York, Pittsburgh et Détroit, quand on est, de par ses cours d'eau et ses couloirs aériens, sur le sentier qu'empruntent les technologies et les marchandises du XXe siècle.

L'Amérique degré zéro, que nous avons voulu vivre, n'était possible qu'en civilisation agricole où nous pouvions exister sur le pays, justement parce que nous n'étions jamais forcés de compter sur qui que ce soit d'autre. Mais un jour la voiture automobile remplacerait la voiture à cheval. On continuera de l'appeler un char, mais en vain. Les routes et la civilisation industrielle eurent raison de notre absence au monde.

Cela ne se fit pas d'un seul coup : des historiens catholiques, dont le plus grand magicien fut certainement le chanoine Lionel Groulx, tentèrent à toute vitesse, voyant notre espace/temps remis en question, de nous donner un rêve américain, une promesse, un espace missionnaire, un temps chrétien. Et ces messieurs de nous fabriquer une mythologie de l'absence à l'histoire et de présence au ciel, c'est-à-dire à l'intemporel qui n'était pas piquée des vers. Nous eûmes des émissaires à travers le monde. Les missions étrangères des Oblats, des Jésuites ou des Franciscains canadiens étaient nos postes coloniaux.

Nos héros ne mouraient pas pour la cité terrestre, nos soldats ne créaient pas l'histoire, nos luttes n'avaient aucune ambition territoriale : nous étions les soldats du Christ.

Cela fait des crises de soldats : jamais prêts à se battre, pas plus en 1914 qu'en 1940, car à quoi bon aller se faire tuer pour céder en héritage à ses enfants, restés à la maison, un espace céleste !

Les Canadiens français (parce qu'il y avait désormais des Canadiens anglais) ne voulaient pas vivre dans les nuages. « L'essentiel c'est le ciel » disaient nos évêques, « dans ce cas-là on va rester chez nous », répondaient les habitants, qui à force de vivre une non-histoire étaient devenus des résistants, comme ceux qui, dans un pays occupé, tiennent tête à l'enva-

hisseur jusqu'à ce que l'histoire normale reprenne son cours.

L'espace/temps degré zéro, l'espace/temps canadien-français, Henri Grignon créant un personnage d'avare têtue, en donnera une image mythique presque parfaite dans « *Un homme et son péché* ». Ce mythe était si profondément vécu que son Séraphin Poudrier, l'avare du roman, plus vrai que les personnes réelles de 1930, réussit à occuper tout notre espace comme personnage de roman d'abord, puis comme personnage radiophonique et cinématographique, puis comme personnage de téléroman en noir et blanc, puis enfin dans un récit télévisé en couleur sous le titre magnifique et inégalé de : « *Les belles histoires* ». *Plus de trente-cinq ans de notre espace !*

Ces « belles histoires » qui étaient de semaine en semaine des narrations sur un même thème, ces mélodrames qui enchantaient les Canadiens-français disaient toute notre absence à l'être historique américain : notre épopée (les belles histoires) fut celle d'un temps a-historique.

Séraphin Poudrier, par son avarice, c'est-à-dire son attachement à un pécule enfoui dans le haut-côté auquel il est prêt à tout sacrifier (l'amour de Donaldsa sa femme, les voyages d'Alexis, le progrès que l'on discute au Conseil municipal) est le vilain type de notre belle histoire mélodramatique canadienne-française-catholique, parce qu'il est attaché aux biens de notre monde et que le Canadien français ne devrait en principe que thésauriser la monnaie du pape.

L'avare fascine les Canadiens français, cet homme et son péché servent à établir une morale : l'argent ne doit à aucun prix devenir un souci canadien-français. Nés pour un petit pain nous nous contenterons de l'hostie. Car toucher à l'argent c'est se salir les mains, les Anglais qui nous avaient enlevé le commerce n'eurent jamais de véritable concurrence dans ce domaine, l'or de l'avare représente la ruée vers l'Ouest, c'est l'Amérique qui du même coup devient elle aussi péché.

Or qu'est-ce qu'un péché ? C'est ce qu'une culture refuse ; Séraphin Poudrier servait d'épouvantail à Canadiens français... Il faudra au moins deux générations avant que l'on puisse analyser son personnage sans agressivité. Car de Séra-

phin Poudrier et sa culture à celle du Québécois d'aujourd'hui il y a un monde, celui qui sépare le ciel de la terre.

### Le Québécois d'aujourd'hui

On pourrait dire le Québécois tout court car il a, si ma mémoire est bonne, à peine quatorze ans. Le Québécois est un adolescent de 14 ans qui a décidé de vivre ce que ses ancêtres ont refusé, *l'Amérique*.

Avant 1960 on peut affirmer, je crois, que ceux qui n'étaient pas avec l'Avare étaient contre lui et durent s'exiler aux Etats-Unis ou en France, par bateau, par avion ou en *littérature*, qui n'était alors qu'un moyen de communication parmi d'autres.

Le mythe de l'espace/temps *degré zéro* était en fait si puissant qu'en pleine révolution industrielle Gabrielle Roy put créer un nouveau personnage mythique canadien-français, situé hors du temps historique et hors de l'espace à conquérir ; ce serait une mère de famille canadienne-française, pieuse et silencieuse, dont la vie oscillerait entre des malheurs quotidiens et des bonheurs d'occasion. La vie pour elle continuerait toujours de la même façon pour se terminer de la même manière.

Rose-Anna cependant, c'est-à-dire Gabrielle Roy, venait, dans son roman, qui était aussi juste par rapport au Canada français que *Maria Chapdeleine* ou *Un homme et son péché* à leur époque, de découvrir malgré elle, par la simple disposition des chapitres (un bonheur, un malheur), par la trame de son récit, un rythme binaire, tic, tac, bruit de pendule qui laissait entendre enfin qu'un coeur se mettait à battre. Un cabochon se réveillait à Saint-Henri, Montréal, P.Q. ; un jour il ferait peur aux Anglais de Westmount en piégeant ses boîtes aux lettres, mieux connues sous le nom de boîtes à malle, sans jeux de mots aucun.

*Maria Chapdeleine*, la paysanne, enfanta donc *Séraphin Poudrier*, l'avare, qui fut le frère de *Rose-Anna* la ménagère du quartier ouvrier qui enfanta, elle, le *Libraire, de Bessette*.

C'était vers 1959 ; ce libraire, grossier personnage, qui en avait plein le cul de la civilisation *degré zéro*, coucha avec sa logeuse, répandit en ville des livres à l'index, et prit goût

à l'argent dont nous avons tous besoin pour commercer, c'est-à-dire vivre. Un libraire, c'est celui forcément qui a des idées, puisqu'il possède des livres ; et quand il vend des auteurs de gauche aux étudiants du collège local, il répand des bombes qui feront exploser le Canada français. Les idées en effet sont contagieuses, et souvent dangereuses comme la grippe.

Au XXe siècle nos personnages mythiques ont donc appartenu d'abord à la classe paysanne (Maria Chapdeleine ; Menaud) puis à celle des notables villageois (Séraphin Poudrier s'enrichit plus comme usurier qu'en tant que cultivateur) ils immigrent ensuite en ville dans la classe ouvrière (Les Plouffe, Bonheur d'Occasion) pour enfin devenir des intellectuels (*Les Pédagogues, Le Libraire*).

Il faudra attendre qu'André Belleau ait terminé sa thèse sur le personnage de l'écrivain dans le roman canadien-français pour vérifier ou infirmer mon hypothèse, mais je ne crois pas me tromper en affirmant que le libraire est notre premier intellectuel utile, et que ce libraire devient, en 1960, le premier personnage mythique québécois, et non plus canadien-français.

*Le Québec*, espace provincial, que l'intellectuel veut transformer en espace mythique, en patrie, en lieu habité, en pays, le Québec, province vivant hors du temps et que l'intellectuel veut *insérer* dans le texte historique, le Québec est donc, en 1959-60, l'expression mythique (la promesse) d'une Amérique canadienne-française et non plus française ; d'où les Montréalais ne peuvent avoir, vis-à-vis de Paris, les rapports que les écrivains de New-York auront vis-à-vis de Londres. La littérature américaine du nord est une invention britannique dont les accents et le langage furent vraiment reconnus quand les Etats-Unis devinrent, à l'époque d'Hemingway, présents au monde.

The lost generation fut celle qui trouva, paradoxalement, la façon de dire l'espace/temps des ethnies américaines, et la guerre d'Espagne par exemple appartient d'office à la littérature des Etats-Unis. Pendant ce temps, au Canada français, non seulement nous refusions la guerre d'Espagne, mais nous nous mettions en prière, pour que Franco l'emporte. Nos piè-

res furent exaucées et nous pûmes retourner alors à notre état préféré : la catatonie. C'est ce qui explique pourquoi ceux qui aujourd'hui débarquent (drop out) se ploguent sur le hi-fi (la voix céleste) et fument du pot (le chanvre indien) sont dans la grande tradition canadienne-française catholique. Ils se croient d'Amérique et invoquent Timothy Leary, mais ils ne sont que les fils de Maria Chapdeleine et Séraphin Poudrier qui redécouvrent les herbes de la flore laurentienne (voir Ducharme) qu'on enfournait jadis dans le calumet de paix.

Les écrivains de l'Amérique des ethnies ne rompirent pas avec l'anglais ; mais plutôt avec l'Angleterre. Comment l'écrivain québécois peut-il vivre pareille aventure ?

Les écrivains québécois n'habitent pas encore un pays souverain, hésitent à juste titre à rompre avec la France car alors il leur faudrait se jeter corps et âme dans les bras du Canada. Et naît le malentendu : certains se prennent à croire que rompre avec la langue française serait une solution de rechange aussi bénéfique que rompre avec la France. C'est cette idéologie qui est à l'origine du problème du joul et qui occulte les véritables dimensions du langage (de l'écrivain) québécois. J'ai souvent affirmé, avec d'autres, que le joul était un faux problème ; je me rallierai pourtant à Hubert Aquin qui souligne que "c'est un problème usant, stérile, et on le croirait parfois, interminable. Le joul se réfère à l'écart linguistique qui existe entre notre français et celui de France ; et dans la mesure où le fond de l'océan atlantique ne se soulèvera pas pour établir une continuité superficielle entre Gaspé et le Finistère, il semble évident qu'un certain écart linguistique se perpétuera »...

C'est sur cet écart que certains voudraient bâtir leur Eglise. C'est que le Québec, ne l'oublions pas, n'est pas un rêve français, mais une tentative d'échapper au Canada français catholique. C'est pourquoi on s'empressa en 1960, chez les intellectuels, de nommer québécois tous les oiseaux, tous les animaux, toutes les plantes que l'on trouvait...

« Québécois ! Québécoises ! » après ces incantations Pierre Bourgault, l'un des grands orateurs (litt.-orale) de cette époque entamait le processus de description du mythe. Notre



enracinement, nos espaces (à nous le Labrador !) notre temps historique, le Québec devenait pour l'ex-Canadien français ce que la Nouvelle-France avait été au Français. D'où les difficultés nombreuses de s'entendre (c'est-à-dire d'être entendu) avec une mère-patrie qui ne nous a jamais, et pour cause, reconnus puisqu'elle n'est plus vraiment notre mère, mais notre grand-mère.

Le rêve québécois n'est nulle part aussi explicite que dans la *littérature* des 20 dernières années. C'est peut-être normal que ce domaine soit privilégié puisque notre premier personnage mythique fut en effet *un libraire*. Les hommes politiques, Jean Lesage, René Lévesque, Daniel Johnson ou Robert Bourassa ne firent pas autre chose que de traduire en lois et en structures de la fonction publique des textes littéraires. Et si les toutes récentes années nous apparaissent comme un palier, c'est peut-être que la littérature, en 15 ans, s'est un peu essoufflée à s'inventer un espace-temps, à partir de rien, à partir du degré zéro.

Ces jours-ci deux exercices quotidiens semblent occuper notre *libraire* : le premier c'est celui de la récupération de tous les textes anciens, et la mise en lumière, en vitrine, du sens caché, qui pourrait (même s'il faut lui tordre le cou) servir le rêve québécois ; l'autre exercice consiste à tenter d'accoucher d'un langage québécois qui soit au français ce que l'américain est à l'anglais.

L'opération « *antiquaire* », le rachat des vieux meubles et l'exposition des idées anciennes dépoussiérées est essentielle si l'on veut que le temps historique s'agrippe à des terres assez profondes, que ses racines ne restent pas à fleur de sol et que le premier vent ne nous envoie par la suite rouler, comme ces ballots de mauvaises herbes dans les villages western. Les jeunes couples québécois rachètent donc les chaises et les bahuts de leur grand-père, et voient dans le moule à sucre d'érable à la fois l'empreinte du passé, un bibelot pour la cheminée, et une preuve que le temps nous appartient à nous aussi, (comme l'air que nous respirons). Il y a dans l'opération « *antiquaire* » beaucoup de gaspillage et de recherches perdues, mais dans un pays où, comme le rappelle Pierre Turgeon, les fouilles archéologiques se font à la cuiller puis-

que à quelque deux pieds de profondeur il n'y a plus d'histoire, on peut bien se permettre d'exagérer l'importance de certains objets, livres ou pierres à mousquet.

Notre relation au monde exige une perspective un tant soit peut historique. D'ailleurs les *Canadiens français* qui ne veulent pas du rêve québécois le sentent bien, eux qui dominent pour l'instant le Ministère de l'Éducation du Québec par exemple, et qui ont entrepris d'éliminer de l'enseignement national les cours d'histoire et de littérature parce que ceux-ci sont trop, disent-ils, politisés. Ayant vécu en Amérique comme s'ils n'y étaient pas, ces Canadiens français catholiques ont récemment tiédit vis-à-vis du Vatican pour tourner leurs regards vers la Banca de Sancto Spiritu ; saisissant enfin que les lois de l'Église pourraient être les tables de l'économie.

Ces Canadiens français ne sont donc pas très dangereux dans leur errance car leur désir de faire fortune les amènera tôt ou tard à reconnaître la terre américaine qui fait le sol québécois.

La nation ne voulant plus se contenter de l'unique espace des notables, Séraphin Poudrier, l'homme et son péché, sont morts aux élections de 1972. Il ne reste plus, face à face, que deux partis, l'un plus pressé que l'autre d'entrer dans l'histoire (même pieds nus) l'autre voulant d'abord s'enrichir avant d'affirmer ses rêves. Les jeunes, majoritairement, penchent vers le Parti Québécois, les autres vers le Parti Libéral. Ce n'est donc qu'une question de temps. Mais ce qui est merveilleux c'est que le Québec existe déjà, puisqu'il est question de *temps* et donc d'histoire.

L'espace/temps de notre littérature va maintenant devenir américain, au même titre que celui des récits des Amériques du sud. Nous avons même découvert notre Sud à nous, les Antilles ; et voilà Haïti, devenant chaque jour de plus en plus colonie québécoise. Après avoir chassé les Français, les Haïtiens auront un jour besoin d'un Toussaint Louverture pour refouler vers la mer les nordiques. « Couper têtes, brûler hôtels ! » Mais c'est une autre histoire, qui n'a rien à voir avec « Les belles histoires » des pays d'en haut, que l'on aimerait bien écrire en une langue qui soit authentique, qui ait notre

accent, *sorte de français sauvage*, que la majorité appelle le québécois, d'autres le joul, qu'il est impossible de définir vraiment, mais qui exige, nous n'avons pas eu des ancêtres catholiques en vain, d'abord et avant tout un *acte de foi*.

Notre seconde entreprise consiste donc à faire admettre notre parlure américaine. Notre huron moderne. Cette question, qui pose d'abord et avant tout la résolution (mais n'est-ce pas là l'aventure littéraire?) des rapports entre la langue parlée et la langue écrite, n'est pas nouvelle.

En avril 1939 l'auteur d'« Un homme et son péché » justement écrivait : « La vérité est que nous parlons et écrivons le plus pur français de joul que l'on puisse imaginer. Nous, c'est-à-dire les lettrés. Les paysans ont assez de sagesse pour savoir parler et ne pas écrire. »

A cette pensée réactionnaire de Claude-Henri Grignon il faut opposer l'éditorial du numéro que la revue *Etudes françaises* a consacré à ce sujet : « Pour parler vraiment, affirme cette revue, il faut peut-être tenter d'écrire... »

Cette entreprise diffère sensiblement de l'exercice classique qui consistait à mettre en italique de parler paysan dans les dialogues de nos romans de la terre. Dans ces livres le parler canadien-français n'était que le langage du cru qui venait, comme le breton, ou le provençal, épicer les descriptions romanesques faites, bien sûr, en *bon français*.

L'américanisation de l'anglais a été parfaitement réussie aux Etats-Unis parce qu'il ne s'agissait pas tant de briser le carcan d'une langue de toute façon ouverte à toutes les expressions langagières, comme de rompre avec *l'enseignement* (et ses valeurs) de la littérature anglaise.

Nous avons donc devant nous, avant toute chose, une aventure de l'esprit à vivre. Gaston Miron l'a souvent dit : « Je parle de ce qui me regarde, le langage, ma fonction sociale comme poète, à partir d'un code commun à un peuple. Je dis que la langue est le fondement même de l'existence d'un peuple, parce qu'elle réfléchit la totalité de sa culture en signe, en signifié, en signifiante. Je dis que je suis atteint dans mon âme, mon être, je dis que l'altérité pèse sur nous comme un glacier qui fond sur nous, qui nous déstructure, nous englué, nous dilue. Je dis que cette atteinte est la pre-

mière phase d'une dépossession de soi comme être, ce qui suppose qu'elle a été précédée par l'aliénation du politique et de l'économique »...

Or tout en vivant cette aventure de l'esprit le romancier doit tous les jours rendre compte du langage parlé dans ce langage écrit qu'il construit comme un langage vraisemblable.

Ce faisant, et que de temps perdu !, l'écrivain québécois s'attaque à l'une des langues européennes les plus « self-conscious » et les plus prétentieuses que l'on connaisse. On ne touche pas impunément à la langue de la diplomatie, le français.

Mais il y a plus embêtant : dans ce pays naissant, la tradition moralisatrice du purisme langagier veut que l'écrit soit encore le gardien du parler : c'est dévoluer à la littérature un rôle qu'elle ne peut remplir ; et l'écrivain peut parler correctement mais doit écrire avec *des fautes* car les écarts mêmes sont le matériau de la littérature.

Le français (de France) impose, disait le breton Dunneton, quand on l'emploi, un « effet marquise ». C'est une langue écrite qui a son Académie, c'est-à-dire sa police des mœurs, et le petit doigt en l'air quand elle boit du vin.

Soyons démagogiques : les Québécois boivent de la bière, et cela se fait à pleine main dans l'anse d'un gobelet. Et de marquise, dans les rues de Chicoutimi, de Rimouski, de Sherbrooke, de Trois-Rivières, de Hull, de Québec ou de Montréal on en rencontre guère. Le seul représentant de la noblesse dans notre littérature est un personnage de Michel Tremblay, en fait c'est une duchesse, en fait c'est une grosse plotte, c'est-à-dire un homosexuel gras et désespéré malgré ses roucoulements.

Or, preuve par neuf que l'aristocratie québécoise ne parle pas comme Proust : cette duchesse de Langeais parle joul, peut-être parce qu'il est normal pour l'homosexuel de tourner en dérision sa langue maternelle...

Qu'est-ce que le joul donc ? Peu importe qui baptisa ainsi le franglais de Montréal, avant André Laurendeau, avant le frère Untel ou leur mère l'Université Laval, il reste qu'aujourd'hui ce mot décrit, dans la pensée populaire, le langage populaire. Le joul, ce n'est plus le nom commun qui dit la

dislocation du français des champs au contact de l'anglais des villes. Le joul est devenu une appellation contrôlée de l'un des niveaux de langage, à la disposition de l'écrivain québécois comme tous les autres niveaux langagiers.

Il faut être aussi arriviste que le jeune romancier Victor-Levy Beaulieu pour faire du joul une affaire, et ouvrir un magasin joul en affirmant que les articles vendus dans les autres boutiques ne sont pas québécois. Quand on ne peut faire la différence entre le joul écrit et l'idéologie jouale, comme le dit P. Vadeboncoeur, on est un sot.

Et l'évolution du langage littéraire ne passe pas tant par des querelles stériles où l'on s'affirme pour ou contre le joul que par l'invention patiente d'une écriture, ce qui se fait autant au niveau de la pensée qu'à celui des recherches lexicales.

C'est cet itinéraire que dans le roman « *D'Amour P.Q.* » je retrace, cherchant à dire les mythes québécois dans un langage qui fut, historiquement, le leur.

Thomas D'Amour, l'écrivain-héros, qui habite un pays qu'on nomme aujourd'hui encore sur les enveloppes qu'on jette à la poste, par ses initiales seulement, P.Q., c'est-à-dire pour les uns, Canadiens français, Province de Québec, pour les autres Printemps québécois, Parti Québécois, Putain de Québec ou Pays québécois, commence son récit, donc son histoire, dans une langue qui ne refuse pas les effets marquise et à propos d'un thème, la création du monde, l'ancien testament, qui est celui du degré zéro de l'histoire en Nouvelle France. Quand Thomas D'Amour fait dactylographier son roman et qu'il rencontre son premier lecteur, une lectrice d'ailleurs, il se fait proposer l'aventure des années soixante, le mythe du « maîtres chez nous » de la révolution tranquille que le justicier (R.I.N.) des bandes dessinées incarne merveilleusement. Lecteur et auteur entreprennent donc le récit d'une révolution qui avorte, puisqu'ils choisissent enfin de se débarrasser des frasques du Fantôme, costume qui ne leur va pas plus que celui des curés en surplus de dentelle. Dans la dernière partie c'est le lecteur qui, d'une certaine manière, écrit la troisième version du même roman, sous forme de communiqués principalement, décalqués des textes du Front

de Libération qui a mené, d'une certaine façon, une action d'abord littéraire. Les autres passages sont poétiques c'est-à-dire s'inscrivent dans le courant profond qui a donné un nom à ce pays.

A la toute fin du roman en épilogue le lecteur (la lectrice) et l'auteur s'affrontent une dernière fois, ils ont leur première chicane conjugale en public et conviennent que l'auteur n'est pas plus important que l'est la secrétaire, mais n'est pas moins important non plus. C'est que la littérature demande un couple (lecteur-écrivain). C'est que pour créer le Québec, de toute pièce, et donner forme au rêve d'une Amérique en français, il faut que chacun des 5,500,000 citoyens accepte de partager le travail et les jeux, et de tenir « *la promesse* ».

Le langage de l'écrivain québécois, découvre Thomas D'Amour, ce sera, tout simplement, le québécois. La langue de l'écrivain québécois, ce sera, au niveau syntaxique, le français. Une structure française, une forme québécoise : c'est avec cette sculpture que nous entendons nous exprimer.

D'où la querelle perpétuelle (comme une lampe du sanctuaire) à propos de la plus noble conquête de l'homme me paraît soulever plus de ridicules problèmes que de vraie poussière ; je parlais de VLB tout à l'heure, c'est qu'il est un jeune écrivain de talent dont le plus remarquable est peut-être de se faire remarquer. C'est presque à lui seul que nous devons, jusqu'à Paris, la guerilla du joul ; son problème personnel étant qu'il se rêve étalon, cela ne me surprend guère mais que le brave Robert Choquette, écrivain canadien-français catholique, que le brave Hervé Bazin, écrivain français de la bourgeoisie, que le brave Roger Lemelin, romancier québécois millionnaire, que plusieurs autres se fassent prendre dans une discussion aussi stérile m'émeut. Ces adultes, parmi lesquels je suis bien forcé de me compter, se demandent sérieusement (pensons-y bien !) s'il faut écrire *cheval*, *ch'val*, *joul*, *wéwal*, ou *wawal* !

Ce sont des problèmes que même les palfreniers ne veulent plus discuter : car ce qui importe c'est que la bête soit forte et nous mène où l'on veut.

« En Martinique, dit Edouard Glissant, parler français est plus important que de dire quelque chose. » Le même dan-

ger nous guette : au Québec, chez les ramollis du cerveau, parler joul devient plus important que de dire quelque chose.

Et Pierre Vadeboncoeur a raison de rappeler que le joul n'est qu'une aventure d'écriture, quand il demande : « Qu'est-ce qui vous fait dire que le peuple veuille entendre du joul, si ce n'est pour s'amuser ? Tous les politiciens (poursuit-il) une race qui a de l'instinct, prouvent à longueur d'année qu'il n'y a qu'un moyen de communiquer avec le peuple parlant joul ou non, c'est de s'adresser à lui en français. Les politiciens ne prouvent pas ainsi que le joul n'existe pas ; ils donnent seulement une preuve existentielle, une preuve surabondante que l'idéologie du joul est une invention et une fumisterie. »

L'exercice de la littérature au Québec consiste donc, dans son expression originale, à rendre compte à la fois de la problématique québécoise et de la problématique d'une langue au pluriel que l'on veut rendre singulière. Mais chaque écrivain a sa façon à lui de marquer les ressemblances et les différences entre la langue écrite et la langue parlée.

Ceux qui font du théâtre s'amusez ferme car les conventions tombent d'elles-mêmes. Mais l'intonation, au théâtre, doit devenir le style, en roman.

Ecrire en français, c'est-à-dire avec une tête française, c'est se provincialiser, c'est s'aliéner, c'est remettre son âme à la métropole en lui demandant de la conserver au musée des colonies. Mais écrire en québécois, c'est-à-dire avec une tête québécoise, c'est se choisir comme capitale. Le vocabulaire, le sujet, dérangeront peut-être ces messieurs de la République française des Lettres réunis parfois dans un grand restaurant parisien. Qu'importe ! Nous avons maintenant une Amérique à nous qui exige, pour se nourrir, grandir, s'épanouir de manger ses propres fictions dans sa propre vaisselle. La problématique québécoise demande un langage québécois qui sera au français, nous l'avons dit, ce que l'américain est à l'anglais. De toute manière, il se vendra, au Québec, de moins en moins de romans français, parce que le roman français n'existe plus pour nous : la problématique du roman français est devenue l'art romanesque. L'écrivain français ne nous dit plus sa situation au monde, mais sa situation à la littérature.

Il s'acharne en littérature à appliquer le code Napoléon. Comme hier le Suisse, il s'amuse à fabriquer des mouvements d'horlogerie sans se préoccuper du sens du temps. Cette écriture qui se prend narcissiquement le visage dans ses propres mains et n'engendre qu'amour de littérature tend vers le degré zéro de l'espace-temps, c'est-à-dire vers l'absence au monde et à l'histoire et donc, d'une certaine manière, la littérature française contemporaine, au niveau mythique, devient une littérature en tout point semblable à la littérature canadienne française d'autrefois. Aussi inutile, aussi peu opérante, parce qu'elle cherche à totaliser la science avant de rendre compte de l'homme. Alain Robbe-Grillet, Sollers, (tel quel) et ceux des Editions de Minuit écrivent comme des nationaux qui viennent de perdre toute importance dans le monde et qui, refusant de participer à une histoire dont ils ne seraient pas le sujet principal, préfèrent dès lors tomber dans l'absence au monde. Un peu comme des administrateurs qui croient résoudre les problèmes d'un organisme en proposant de nouvelles structures tous les six mois. Cette littérature française est une expression du refus européen de l'Amérique ; la québécoise tend à devenir une littérature américaine à part entière. Nous sommes loin de voir notre pensée huronne bien à l'aise à Paris !

Ce n'est pas écrire le joual qui est difficile, c'est le lire.

Aquin sait très bien que l'aventure du joual est une infime partie de l'aventure d'écrire. Quand il attaque le « joual » des romans de Michel Tremblay ou V.L. Beaulieu il a parfaitement raison : « Le joual (dit-il) se présente souvent comme la phonétisation laborieuse d'un français délibérément sacrifié. A tout phonétiser, on donne l'illusion de nationaliser le français (qui ne nous a jamais été imposé d'ailleurs). En réalité, on nie l'écriture et le phénomène de l'imprimerie ; du coup on écarte du revers de la main la connaissance et la pensée ! Phonétiser tout, c'est faire comme si le lecteur n'était pas conscient de l'arbitraire de l'orthographe d'une langue et des langues en général. C'est faire comme si cela se passait entre analphabètes. »

René Depestre, poète haïtien exilé à Cuba, dit avec humour : « Il nous faut décoloniser le royaume des fées ». Les



écrivains noirs ont en effet un plein grenier de fées qui leur appartiennent et qu'ils savent déjà substituer à celles qui hantaient les salons de la comtesse de Ségur. Le royaume des fées c'est le royaume de la fiction, celui où tout prend place, c'est le royaume de la cohérence.

J'ai toujours pratiqué la littérature comme le moyen de connaissance privilégié de l'aventure humaine. Je ne crois pas à une approche scientifique des univers mythologiques car c'est l'objet qui fonde une science et non la démarche.

A ce jour, au Québec, la démarche littéraire reste une aventure passionnante et exigeante.

Le langage québécois, l'art cinématographique ou l'art littéraire, seront l'expression de notre rêve américain. Ce rêve, dont le texte utilisera longtemps encore la langue française, ne doit rien à la France qui depuis trop longtemps a perdu le goût des Amériques. Seul De Gaulle l'avait qui n'était pas de son siècle. Les Québécois, ce sont des Canadiens français réconciliés avec leurs ancêtres qui n'étaient pas schizophrènes (eux), qui se disaient *habitants*, c'est-à-dire canayens. C'est quand le trait d'union est apparu qu'est apparue la maladie. Le Québécois va donc réaliser le rêve américain que les Canayens n'ont jamais eu le temps, avant la conquête, de réaliser, l'eussent-ils voulu.

En termes psychanalytiques il faut offrir au schizophrène qu'est le canadien-français, parce qu'il tente de vivre simultanément les deux pôles d'une personnalité déchirée où tantôt l'anglais, tantôt le français domine, (Canadien il se voit dans les yeux du Français et Français il se voit dans les yeux du Canadien) il faut lui offrir la possibilité d'une personnalité totalisante, la québécoise, qui soit aussi riche que l'addition des deux termes de sa schibophrénie. *La santé par l'art*.

Etre Canadien français c'est, d'une certaine façon accepter l'aliénation mentale comme état de fait. Mais si on peut vivre une dichotomie, si on peut être schizophrène et gagner sa croûte, si on peut être aliéné et s'imaginer libre dans la ville, on ne saurait pourtant s'épanouir. Un Canadien français ne s'épanouit pas, il ne peut jamais s'épanouir, il survit. « Les poètes québécois l'ont compris qui, depuis Basile Routhier, n'ont jamais écrit le mot Canada dans leurs chansons, » écrit

Pierre Perrault dans son beau texte sur *La liberté et l'Etat*.

Je rêve du jour où nous verrons naître des géants de la littérature et du cinéma de fiction québécois. Déjà le documentaire a son géant : Pierre Perrault, un colosse que tout documentariste dans le monde a le devoir d'égaliser ou de dépasser.

Il ne s'agit pas de sacraliser le rôle du cinéaste, du dramaturge, du romancier ou du poète, mais *la plus grande modestie pour nous c'est d'avoir de l'ambition*. Ceux qui « ne veulent rien savoir » ne sauront rien. Ils mourront d'ennui, cette syphilis de l'esprit. On ne va pas créer un pays québécois pour le bonheur des déployés et des marginaux de toute sorte. Dans la marge, quand j'étais à l'école, on collait des anges et des étoiles, mais le texte vivait de son côté. Under-ground, above-ground, on the ground, over-ground : il y a, peu importe les moyens, une littérature à créer, une mythologie à animer. Une mythologie morte s'appelle je crois, *légende*. Je n'habite pas un pays de légendes ; je l'ai quitté depuis plusieurs années, j'habite un pays réel qui me permet de vivre *heureux*.

Et tout ce que les écrivains québécois tentent, avec plus ou moins d'habileté, de dire aux écrivains français d'Europe, c'est que la langue française littéraire est trop polie, trop cultivée, trop usée, trop étioyée, trop instruite, trop codifiée, trop propriété privée, trop correcte pour l'usage que nous voulons en faire. Nous avons besoin, pour entrer dans l'histoire et violer l'espace/temps américain d'un français plus souple et plus fou et plus utile que le leur, nous avons besoin d'un français sauvage, le Québécois, pour nous civiliser.

JACQUES GOUBOUT